



HAL
open science

Les effets de genre dans la (re)construction médiatique des attentats du 11 Septembre 2001 à New York et Washington

Julien Giry

► **To cite this version:**

Julien Giry. Les effets de genre dans la (re)construction médiatique des attentats du 11 Septembre 2001 à New York et Washington. Séminaire d'épistémologie des sciences sociales, May 2014, Rennes, France. pp.101 - 112. hal-01687518

HAL Id: hal-01687518

<https://hal.science/hal-01687518>

Submitted on 18 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les effets de genre dans la (re)construction médiatique des attentats du 11 Septembre 2001 à New York et Washington

Julien Giry

Doctorant en Science politique – ATER en Science Politique

Université de Rennes 1 – IDPSP

« la première fois qu'elles se sont rassemblées, c'était pour se plaindre que la décision du gouvernement d'accorder environ 1,6 million de dollars aux familles des victimes n'était pas suffisante [...] Ces gonzesses (*broads*) sont millionnaires, idolâtrées par la télévision et les journaux, révélant par-là leur statut de célébrités [...] Ces femmes maniaques et égocentriques n'ont sincèrement pas l'air d'être au courant que le 11 Septembre était une attaque contre la nation toute entière et pas seulement contre elles [...] Je n'ai jamais vu de personnes apprécier autant la mort de leurs maris [...] Comment se fait-il que leurs maris n'aient pas envisagé de divorcer de telles harpies ? Maintenant que leurs petites vies tirent à leurs fins, elles feraient mieux de se dépêcher et de poser pour Playboy »¹.

Tels furent les mots écrits par la journaliste ultraconservatrice de Fox New Ann Coulter pour désigner les *Jersey Girls*, ou les *Jersey Widows*, Patty Casazza, Lorie Van Auken, Mindy Kleinberg et Kristen Breitweiser, lorsqu'elles demandèrent, dès la fin de l'année 2001, à l'Administration Bush de diligenter une enquête officielle à propos des attentats du 11 Septembre au cours desquels elles avaient perdu leurs maris. En effet, aussi brutaux et choquant que soient ces propos, ils semblent typiques du traitement médiatique, et même politique, de la place des femmes, ou du moins de celle qui leur fut attribuée, dans le processus de (re)construction des événements tragiques de 2001. Ainsi, loin de produire une narration brute et objectivée des attaques terroristes, tout se passe comme ci des effets ou des stéréotypes de genre, eux-mêmes attachés à des identités de genre et des rôles sociaux construits sur ces identités issues de l'idéologie et des habitus patriarcaux dominants, sont à l'œuvre. En fait, il semble bien qu'une véritable partition en termes de genre soit à l'œuvre entre d'un côté, des héros masculins et virils, voire même virilistes, tournés vers l'action et, de l'autre, des victimes féminines réduites à des rôles symboliques compassionnels, émotionnels et même sacrificiels, y compris sur le registre de la récompense érotico-sexuelle du point de vue des terroristes Saoudiens. Loin de constituer un aléa fruit des événements, cette communication essaiera alors de (dé)monter que ce processus tend, non seulement à se conformer, mais plus encore à conforter et légitimer les représentations sociopolitiques culturellement admises, ou à tout le moins dominantes, dans les sociétés occidentales judéo-chrétiennes, aux États-Unis en tout particulier.

1 Ann Coulter, *Godless : The Church of Liberalism* [2006], New York, Crown Forum Publishing, 2006, pp. 101-112.

Cependant, avant d'en venir à la déconstruction de ces effets de genre dans la narration médiatique des attentats du 11 Septembre 2001 à New York et Washington, quelques précisions méthodologiques et terminologiques se doivent d'être apportées. Sur le plan méthodologique d'abord, cette communication doit davantage être comprise comme un *work in process* et non comme le résultat d'une réflexion ou d'une contribution menée à son terme. En effet, il s'agit essentiellement d'un travail basé sur une démarche empirique qui tend à prolonger, au-delà du seul moment des attentats *stricto sensu*, les judicieuses observations pionnières réalisées par les juristes anglo-saxonnes Hillary Charlesworth et Christine Chinkin qui furent sans conteste les premières à pointer le caractère « généré » de la narration des événements². Sur le plan terminologique ensuite, il convient, parmi les inévitables controverses inhérentes à la littérature savante sur les *gender studies*, de clarifier quelque peu le sens que nous entendons ici donner au terme de genre, et nécessairement aussi à celui de sexe. Ainsi, nous retiendrons, tout en étant bien conscient de leurs limites, des définitions proches de celles de la sociologue britannique Ann Oakley³. Par *sexe*, il convient alors de comprendre des distinctions d'ordre biologique entre les mâles et les femelles mais qui, comme l'a formulé la féministe matérialiste Christine Delphy, ne se limitent pas à l'appareil génital puisque « quand on met en correspondance le *genre* et le *sexe* [...] on compare du social avec du naturel ; ou est-ce qu'on compare du social avec encore du social ? »⁴. En d'autres mots, il s'agit ici de poser la question sur la naturalité des différences biologiques en se demandant dans quelle mesure elles échapperaient à un processus de construction du social. Sans aller, comme Delphy et les matérialistes, jusqu'à reléguer la nature en position marginale et/ou contingente, il convient tout de même de pendre acte que le sexe doit pouvoir être défini comme une réalité plurielle, c'est-à-dire basée, comme le montrent en particulier en les cas d'intersexualité ou de transgendérisme, sur différents critères : « l'anatomie (pénis/vagin), les gonades (testicules/ovaires), les hormones (testostérone/œstrogène), l'ADN (XY/XX) »⁵ ainsi que des données psychologiques. Par *genre*, il faut ensuite entendre la distinction opérée par une société déterminée entre un ensemble de rôles, de comportements et de représentations sociopolitiques, d'attributions psychologiques et d'identités collectives et individuelles construites entre les femmes et les hommes. Il convient alors, une fois ces définitions préliminaires actées, de pointer et de déconstruire les effets de genre présents dans la narration des attaques terroristes perpétrées en 2001 à New York et Washington. En effet, ceci nous permettra de voir que la place accordée aux femmes est systématiquement en retrait par rapport à

2 Hillary Charlesworth, Christine Chinkin, « Sex, Gender and September 11 », *The American Journal of International Law*, Vol. 96, N° 3, 2002, pp. 600-605.

3 Ann Oakley, *Sex, Gender and Society* [1972], Farnham, Ashgate Publishing, 1985, 224 p.

4 Christine Delphy, *L'ennemi principal 2. Penser le genre* [2001], Paris, Syllepse, 2009, p. 25.

5 Laure Bereni, Sébastien Chauvin, Alexandre Jaunaitn Anne revillard, *Introduction aux Gender Studies. Manuel des études sur le genre* [2008], Bruxelles, De Boeck, 2010, p. 24.

celles des hommes.

Du côté des terroristes tout d'abord, c'est-à-dire dix-neuf hommes de confession musulmane, les femmes n'apparaissent uniquement que comme des récompenses divines réifiées, une image érotique de jeunes et belles vierges passives, pures et innocentes qui les attendraient au paradis en signe de reconnaissance pour leurs actions héroïques en faveur d'Allah et de leur bravoure. En effet, nous sommes ici en présence de ce que la poétesse américaine Robin Morgane avait appelé le « héros mortel », c'est-à-dire un homme « fanatique de la consécration, un mélange d'impétuosité et de discipline ; il est totalement désespéré, c'est pourquoi il est vulnérable ; il est prêt à tout risquer, c'est pourquoi il est courageux ; il est un idéaliste déjà endurci à la réalité. Mais, par-dessus tout, il est totalement soumis à ses passions. Mais sa passion est morte »⁶. Cette description semble alors totalement éclairer les motivations et le profil des terroristes. Ainsi, elle donne, d'abord, une sorte de justification si ce n'est même une certaine forme de légitimation romantique à l'action des dix-neuf hommes présentés comme désespérés et qui, du reste, éprouvent un véritable ressentiment envers le genre féminin. A titre d'exemple, le chef du commando, Mohammed Atta, avait émis le souhait qu'aucune femme ne puisse assister à ses funérailles. Ensuite, *a contrario*, cette définition laisse à penser que si cet escadron avait été composé de dix-neuf femmes, des explications en termes d'irrationalité ou d'instabilité, de pulsions hystériques typiquement féminines, l'image de valkyries ou de harpies incontrôlables aurait sans aucun doute été mobilisées. En fait, tout se passe comme si, même dans l'horreur la plus extrême, une sorte de privilège de masculinité était à l'œuvre. Aussi, expliquer de manière rationnelle ou romantique des actes de terrorisme perpétrés par des hommes est chose acceptable ou faisable, mais en envisager la commission par de femmes semble une chose impossible car ceci les feraient sortir des identités de genre qui leur sont attachées. Sexe faible, elles doivent être dans la soumission et non l'action ; l'accès à l'héroïsme, même mortel, leur est dès lors prohibé. Elles doivent être sauvées et non sauveteuses, victimes et non héroïnes. Si cette dimension patriarcale de la domination de l'homme sur la femme est indubitablement vraie dans le monde arabo-musulman, il convient de relever que la télévision américaine n'en fut aucunement avare lorsqu'il s'est agi (pour elle) de justifier une invasion de l'Afghanistan en représailles des attaques. En effet, après les attentats de 2001, les États-Unis, en proie à un élan de patriotisme exacerbé, allaient en quelque sorte découvrir les exactions commises par les Talibans sur les femmes. Et, les femmes afghanes furent alors systématiquement mises en scène comme fraction dominée des catégories dominées (situation qu'il ne s'agit nullement ici de nier) ; elles étaient alors présentées comme devant être sauvée par l'homme blanc viril, le héros occidental, américain, libérateur de la

6 Megan Robin cité in Hillary Charlesworth, Christine Chinkin, *art cit*, p. 600.

femme passive et asservie, incapable de mettre fin par elle-même à sa propre servitude. Ainsi, la chaîne d'information CNN se mit à diffuser, « jusqu'à en devenir un rituel documentaire quotidien »⁷, un film tourné en caméra cachée par Saira Shah, *Beneath the Veil (Dessous le Voile)*, qui s'ingénie à décrire de la manière la plus brutale possible les exactions commises par les Mollahs sur les femmes afghanes. Conduites dans des stades de football spécialement réquisitionnés, elles y sont lapidées et torturées en public pour des peccadilles supposées. Privées d'éducation, les femmes afghanes sont comme réduites en esclavage. Filmé en caméra caché du point de vue d'une femme voilée, ce documentaire de pure propagande, diffusé jusqu'à intoxication, devint alors la justification commune des bombardements en Afghanistan tandis que la situation guère plus enviable des femmes chez l'allié saoudien était outrageusement passée sous silence.

Du côté américain, l'image du héros viril, voire viriliste, est incontestablement mise en avant à telle enseigne que Jayne Rodgers va même jusqu'à parler de la construction d'un véritable « mythe de genre ». Selon elle en effet, bien que « le nombre de morts masculines lors des attaques soit trois fois plus élevé que celui des femmes »⁸, celles-ci furent systématiquement présentées en position de victimes tandis que le portrait du héros fut toujours peint sous des traits masculins : depuis le maire de New York, Rudolph Giuliani, en première ligne avec son costume plein de poussière à Donald Rumsfeld, chef du Pentagone, évacuant lui-même les blessés sur des civières en passant par les pompiers, la police de New York et les sauveteurs ; la figure hollywoodienne de l'homme ordinaire capable de se transcender et d'agir en héros est omniprésente dans les images de chaos du 11 Septembre. Tout se passe également comme si nous étions en présence d'une version moderne et réactualisée du mythe de genre tel qu'exposé dans les films de western des années 1950 et 1960 : « la femme » blanche victime expiatoire des exactions, sexuelles mêmes, et de la barbarie de peaux rouges sauvages et sanguinaires ; la « nouveauté »⁹ consistant ici à avoir remplacé l'amérindien par le musulman assoiffé de sang¹⁰. D'un exotisme l'autre, mais ethnocentrisme toujours. *A contrario*, l'action de la conseillère à la Sécurité Nationale, Condoleezza Rice, est totalement passée sous silence ou minimisée. Du côté des survivants, les femmes filmées sont cantonnées au rôle de veuves éplorées ou de mères endeuillées, dans tous les cas à un rôle passif, soumis et compassionnel. De ce point de vue, nous pouvons alors dresser une homologie entre le traitement journalistique de la

7 Lynn Spigel, « Wars : Television Culture After 9/11 », *American Quarterly*, Vol. 56, N° 2, 2004, p. 249.

8 Jayne Rodgers, « Icons and Invisibility: Gender, Myth, 9/11 » in Daya Kishan Thussu, Dess Freedman (eds.), *War and the Media : Reporting Conflict* [2003], New York, SAGE Publication, 2003, pp. 206-207.

9 En réalité le mythe d'un Orient barbare, de musulmans violeurs et coupeurs de têtes, serait plutôt une redécouverte qu'une nouveauté puisque ces stéréotypes nativistes et xénophobes étaient déjà présents dans le cinéma des années 1910 et 1920. Cecile B. DeMille, *Forfaiture* [1915], Los Angeles, Jesse L. Lasky Feature Play, 1915, 59 min. George Meldord, *Le Cheick* [1921], Los Angeles, Famous Players-Lasky Corporation, 1921, 80 min.

10 Lynn Spigel, *art cit*, p. 246.

place des femmes dans la narration télévisée des attentats du World Trade Center et ce que la sociologie des médias a étayé depuis longtemps à propos de la publicité. Ainsi, on assiste, selon l'expression d'Erving Goffman, à une « ritualisation de la féminité »¹¹, nous dirions plutôt une scénarisation routinière et routinisée des représentations dominantes des rôles sociaux féminin construits, c'est-à-dire que les femmes sont toujours représentées dans des positions d'infériorités physiques, en position assise, couchée, de dépendances ou encore de passivité tandis que les hommes exaltent les attributs, jusque dans leur *hexis* corporelle, de la virilité. Ils sont forts, vaillants, debout, battants, ils ne se laissent pas dicter leur conduite par les événements, aussi tragiques fussent-ils, ils restent maîtres d'eux-mêmes et se projettent immédiatement dans l'action, jusqu'à, en l'espèce, participer aux opérations de secours. Les femmes, assises par terre, terrassées au sens littéral du terme, pleurent ; les hommes debout agissent en héros. En outre, les femmes, et les enfants, sont présentés comme d'innocentes victimes, plus encore que les hommes, comme s'il relevait davantage du rôle social des seconds de mourir dans un conflit, une guerre ou pour protéger les « faibles » femmes. Bref, encore un mythe de genre.

Et, la télévision américaine, dont la capacité à mettre en scène les effets dramatiques¹² et traumatiques¹³ des événements n'est plus à démontrer, ne fut pas en reste pour alimenter, véhiculer et légitimer les stéréotypes de genre.

Du côté des séries télévisées d'abord, il convient de distinguer entre deux formats. D'une part, les *sitcoms* dont la fonction est de divertir et où l'intemporalité est la règle, hormis les épisodes d'Halloween, de Noël ou de Thanksgiving mais sans qu'il soit possible d'en situer l'année, ont repris leur cours comme si de rien n'était. La futilité des thèmes amoureux ou la légèreté des relations amicales de *Friends* ou de *Will & Grace* ont à nouveau occupé les écrans. D'autre part, pour les

11 Erving Goffman, « La ritualisation de la féminité », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 14, N° 1, 1977, pp. 34-50.

12 Dès le lendemain des attaques certaines chaînes de télévision ont eu recours à l'*infotainment*, que l'on propose de traduire par « infodivertissement », c'est-à-dire un concept de programmes mêlant à la fois une dimension informative réelle à des supports issus du divertissement, de l'*entertainment*. Tout d'abord ceci passa par la diffusion en boucles de documentaires patriotiques et de films rappelant les grandes heures, mêmes les plus tragiques, de l'histoire américaine et la manière dont la nation avait toujours su en sortir grandie : l'immigration américaine, Pearl Harbor, la guerre du Vietnam ou encore l'assassinat de Kennedy. Dans les jours suivant les attaques, les références à la culture populaire se multiplièrent également : *America Strikes Back* affichait par exemple le bandeau de la chaîne NBC en référence au deuxième volet de la trilogie de *Guerre des Étoiles*, *L'Empire contre-attaque*. Lynn Spigel, *art cit*, pp. 240-241.

13 Selon une étude récente réalisée par des chercheurs de l'Université de Californie, Irvine, après les attentats de Boston en Avril 2013, le visionnage durant six heures et plus des images de l'attaque a engendré un niveau d'état de stress post traumatique supérieur à celui des témoins directs. E. Alison Holman, Dana Rose Garfin, Roxane Cohen Silver, « Media's Role in Broadcasting Acute Stress Following the Boston Marathon Bombings », *Proceedings of the National Academy of Science of the United States of America*, 9 Décembre 2013, pp. 1-6.

dramas, la difficulté fut bien importante dans la mesure où, de coutume, ils abordent sans détour, et souvent sous l'angle critique, les problèmes ou les maux sociaux et politiques récurrents ou faisant l'actualité : le racisme, la pauvreté, l'alcoolisme, les violences conjugales ou encore les scandales politico-sexuels. « Étant donné leurs thèmes, deux séries pouvaient difficilement ignorer les attentats »¹⁴ : *A la Maison Blanche (West Wing)* et *New York 911 (Third Watch)*, toutes les deux diffusées sur NBC. Ainsi, dès le 3 Octobre 2001 *A la Maison Blanche* proposait un épisode spécial¹⁵, une sorte de hors-série, rompant avec le fil de l'intrigue. L'épisode mettait en scène une classe de lycéens en visite à Washington retenue pour une raison de sécurité dans un huis-clos servant de prétexte à une leçon de patriotisme uniquement dispensée par des figures masculines d'autorité, en particulier le directeur de cabinet du Président (Bradley Withford). Au-delà des adolescents enfermés, les personnages semblent s'adresser directement aux spectateurs en rompant la barrière de la fiction et la médiation de la caméra. Debout, stylo en main au tableau situé au centre de la pièce, le directeur de cabinet se livre à un exposé magistral sur les dangers du terrorisme islamique ; l'intervention succincte, 21 secondes (11,33 min à 11,54 min) de la porte-parole présidentielle (Janel Moloney), assise en position périphérique est rapidement écartée et, du point de vue du mandarin, totalement erronée, inepte ; les stéréotypes de genre sont ici flagrants : *l'homme sait, la femme ignore ; l'homme commande (Dir Cab), la femme récite (porte-parole) !* La seconde intervention féminine, plus longue, 1,30 min (32,27 min à 33,56 min), est reléguée en fin d'épisode. Elle est l'œuvre de l'assistante du directeur de cabinet (Allison Janney) qui, assise également, évoque d'une voix douce et dans une vision très maternelle, une thématique culturellement perçue comme féminine : la maternité. En termes de temps de parole, hormis les questions posées par les élèves, alternativement filles ou garçons de toutes origines ethniques, le temps de parole féminin est de moins de cinq minutes sur un épisode qui en contre 42, soit un peu moins de 12% du temps total. Sur le fond, l'orientalisme présenté par l'épisode traduit incontestablement un mépris pour le monde arabo-musulman dont la seule raison d'intérêt pour les États-Unis est de garantir le maintien de leur suprématie. De manière largement manichéenne et caricaturale, le monde occidental est décrit comme celui de la Civilisation, du progrès et de la liberté des femmes tandis que le monde arabo-musulman est présenté comme archaïque, barbaresque et oppressif pour les femmes ; l'épisode joue en permanence sur le fil qui le ferait basculer du côté de l'ethnocentrisme à celui du nativisme xénophobe.

14 Olivia Brender, « Fiction et événement : le 11 Septembre dans les séries télévisées américaines, 2001-2003 », *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, Vol. 2, N° 26, 2007, p. 86.

15 Aaron Sorkin, « Isaac et Ismaël », *A la Maison-Blanche*, Saison 3, Épisode 1, 3 Octobre 2001, 42 min.

New York 911 pour sa part a consacré trois épisodes spéciaux aux attentats du 11 Septembre diffusés les 15, 22 et 29 Octobre. Le premier, le seul que nous retiendrons ici, intitulé *Dans leurs propres mots (In their Own Words)*¹⁶ n'est pas un épisode de fiction, il est composé de témoignages et « d'interviews menées par le producteur et les acteurs de la série auprès des pompiers, policiers et secouristes de New York »¹⁷. Or, parmi la trentaine de secouristes, policiers et pompiers interrogés, seules trois femmes sont présentes, soit à peine 10%, et leur temps de parole cumulé ne dépasse à pas quatre minutes, soit, sur un épisode de 60 minutes environ 6,7%. En revanche, le chapitre de l'épisode intitulé « la famille », et consacré aux familles des victimes, présente, uniquement dans un rôle victimaire, une dizaine de femmes, les épouses des héros. Les interventions masculines ne sont que celles de leurs collègues qui remémorent leur courage dans l'action. Les femmes larmoyantes sont dans le deuil et la compassion tandis que, même à titre posthume, les hommes demeurent dans l'action. Plus encore, sur les un peu plus de dix minutes de la séquence, c'est le seul moment où le temps de parole des femmes l'emporte sur celui des hommes avec 7,14 minutes, soit 71% du temps. Une fois encore les effets de genre attachés à des rôles sociaux culturellement construits sont indubitablement à l'œuvre. Enfin, si on additionne le temps de parole total des femmes interrogées, nous laissons délibérément de côté les quelques interventions des comédiennes de la série, il s'élève à environ 11 minutes, soit sur un épisode de 60 minutes un peu plus de 18% du temps total.

Du côté des talk-shows ensuite, l'exemple typique de la position victimaire dans laquelle furent percluses les femmes nous est donné par Oprah Winfrey dans son émission éponyme. Dans une série d'émissions intitulées *Parlez Soigne*, Oprah interviewait des dizaines de femmes enceintes ayant perdu leurs maris dans les attentats, elle présentait systématiquement de nombreux témoignages de femmes traumatisés qui parfois « étaient littéralement incapables de parler »¹⁸. Les conseils et le réconfort de la présentatrice vedette de cette « téléthérapie » malsaine se limitaient alors le plus souvent à rappeler le côté tragique de la situation qui, *in fine*, était évacuée comme « *a simple twist of fate* », un simple coup du sort.

Reste enfin qu'il nous a paru intéressant de ne pas se limiter à la seule prégnance des effets de genre dans la (re)construction médiatique immédiate des attentats du 11 Septembre 2001 à New York et Washington. En effet, si les femmes, nous l'avons démontré, sont enfermées dans des stéréotypes de genres, eux-mêmes reliés aux rôles sociaux que les sociétés patriarcales occidentales leur attribuent, soumission, victimisation ou encore passivité, et bien, même à l'intérieur de ces

16 John Wells, « Dans leurs propres mots », *New York 911*, Hors Saison, 15 Octobre 2001, 60 min.

17 Olivia Brender, *art cit*, p. 87.

18 Lynn Spigel, *art cit*, p. 246.

situations, leur caractère de dominées demeure visible. Ainsi, avec l'avènement de citoyennes enquêtrices¹⁹, certaines femmes, les *Jersey Girls* (Patty Casazza, Lorie Van Auken, Mindy Kleinberg et Kristen Breitweiser)²⁰, elles-mêmes personnellement veuves de « héros » du 11 Septembre, entendirent jouer un rôle actif et réel. Face au refus originel de l'Administration d'ouvrir une enquête officielle sur les attentats, elles « débutèrent une fervente campagne de lobbying à Capitol Hill. En tant que mères seules de jeunes enfants leurs nouveaux rôles publics ne furent pas faciles. Entre les encouragements lors des matchs de foot, l'aide aux devoirs, elles pratiquaient le lobbying, témoignaient et se démenaient entre le New Jersey et Washington »²¹. Ce fut d'ailleurs sous leur pression que le Président Bush décida finalement la diligence de deux enquêtes, l'une administrative, et l'autre technique. Cependant, cette volonté de se défaire de leurs rôles sociaux assignés et de leurs identités de genre pré-construites ne leur valut pas uniquement l'admiration de leurs compatriotes. Bien au contraire, les quatre femmes allaient se trouver confrontées à de très virulentes critiques empreintes de misogynie et de masculinisme. En effet, tout se passe comme si le genre féminin était dépourvu de toute légitimité et capacité singulière à agir ; seulement est-il bon à subir les événements et pleurer les proches disparus. Aussi, il s'opérait un véritable réductionnisme essentialiste des citoyennes enquêtrices à leur condition sexuée qui allait donner lieu à un portrait dominant désobligeant, empreint de clichés nauséabonds, de « bonnes femmes » quasi-hystériques et désœuvrées cherchant à donner à leurs « pauvres » et « misérables » vies, désespérément vides, un but ou un semblant de sens palliatif à celui de faire le ménage, de changer les couches de leurs enfants ou de fleurir la tombe de leurs défunts maris. Ainsi, les citoyennes enquêtrices furent, sans distinction aucune, raillées avec dédain et condescendance comme « des femmes au foyer super-enquêtrices »²² pour reprendre l'expression qui fut utilisée dans les années 1960 à propos de la première génération de citoyennes enquêtrice autour de l'assassinat du Président John F. Kennedy à Dallas le 22 Novembre 1963. Plus fondamentalement encore, Lewis et Schiller établissaient même une distinction définitive en termes de genres entre, d'une part, les *scavengers* et, d'autre part, les *critics*, c'est-à-dire entre, d'un côté, *celles* qu'ils considéraient comme des « pailleuses » illégitimes et, de l'autre, *ceux* qu'ils percevaient comme des « critiques » légitimes. Même au sein de la position

19 Kathryn S. Olmsted, « The Truth is Out There : Citizen Sleuths From The Kennedy Assassination to The 9/11 Truth Movement », *Diplomatic History*, Vol. 35, N° 4, 2011, pp. 671-693

20 Kathryn S. Olmsted, *Conspiracy Theories and American Democracy, World War I to 9/11* [1009], New York, Oxford University Press, 2009, p. 206. Le terme de *Jersey girls* popularisé par Tom Waits et Bruce Springsteen dans une chanson éponyme. Originellement, il désigne des femmes actives et authentiques au franc-parler qui tranchent avec le snobisme et la sophistication des femmes de Manhattan. Tom Waits, « Jersey Girls », *Heartattack and Vine* [1980], New York, Asylum Records, 2008, Piste 5, 5,11 min. Aujourd'hui, il désigne quatre femmes du New Jersey, Kristen Breitweiser, Patty Casazza, Lorie Van Auken, et Mindy Kleinberg, dont la détermination fut décisive dans l'ouverture d'une enquête sur les attentats du 9/11.

21 Kathryn S. Olmsted, *op cit*, p. 214.

22 Richard W. Lewis, Lawrence Schiller, *The Scavengers and Critics of the Warren Report* [1967], New York, Delacorte Press, 1967, p. 70.

victimaire des effets de genre réapparaissaient et qui font, de ce point des vue, des femmes les fractions dominées des catégories dominées. Les *Jersey Girls* se trouvèrent accusées de se croire au centre d'un « feuilleton » ; sous-entendu par-là qu'elles se prendraient pour des héroïnes de séries télévisées²³, sorte de *Desperate Housewives* incarnées dans le monde réel. Mais, nous l'avons signalé à titre inaugural, la condamnation la plus violente vint de la part de la journaliste ultraconservatrice de Fox News, Ann Coulter. Habitée aux charges au vitriol contre toute forme de libéralisme immédiatement suspectée de socialisme insidieux, Coulter écrivait, rappelons-les, des propos tout bonnement odieux :

« la première fois qu'elles se sont rassemblées, c'était pour se plaindre que la décision du gouvernement d'accorder environ 1,6 million de dollars aux familles des victimes n'était pas suffisante [...] Ces gonzesses (*broad*s) sont millionnaires, idolâtrées par la télévision et les journaux, révélant par-là leur statut de célébrités [...] Ces femmes maniaques et égocentriques n'ont sincèrement pas l'air d'être au courant que le 11 Septembre était une attaque contre la nation toute entière et pas seulement contre elles [...] Je n'ai jamais vu de personnes apprécier autant la mort de leurs maris [...] Comment se fait-il que leurs maris n'aient pas envisagé de divorcer de telles harpies ? Maintenant que leurs petites vies tirent à leurs fins, elles feraient mieux de se dépêcher et de poser pour Playboy »²⁴.

En résumé, il apparaît donc que des stéréotypes de genre ont joué un rôle majeur dans la manière dont les médias ont traité et mis en scène les attaques terroristes de 2001 mais aussi dans la façon dont ils les ont (re)construit dans l'après-11 Septembre. Du point de vue américain, comme de celui des dix-neuf terroristes saoudiens, la figure du héros est nécessairement virile, masculine et tournée vers l'action perpétuelle tandis que celle de la victime est systématiquement fragile, soumise, féminine et sans aucune prise sur des événements qu'elle subit totalement.

Humour !!! : Cependant, reste encore à pointer, afin de clore cette intervention, une dernier effet de genre, lui-aussi synonyme de domination patriarcale : c'est bel et bien un homme qui a procédé à la déconstruction de ses effets de genre dans le traitement médiatiques des attentats du 11 Septembre 2001 à New York et Washington.

23 Frank Rich, « As the War Turns : A New Soap Opera », *New York Times*, 25 Avril 2004. Contrairement à ce que pourrait laisser présager le titre de l'article, Rich n'est pas critique envers les *Jersey Girls*, il dresse en revanche un inventaire des propos désobligeants tenus à leur endroit dans les talk-shows conservateurs de Rush Limbaugh et Bill O'Reilly en particulier.

24 Ann Coulter, *op cit*, pp. 101-112.